

### 43. — KELIMUTU

C'est le cœur de l'après-midi et la chaleur est encore torride. D'un air abattu, Messi avance, tirant sa fille par la main. La route monte, déserte; pourtant, elle presse le pas. De loin, un vieux lui crie :

« Où vas-tu Messi ? Regarde un peu Tabéta, que tu traînes après toi. Où vas-tu donc ? »

Mais elle continue sa route sans se retourner; elle n'a répondu que par un sourire. Le vieux, d'ailleurs, n'y prête guère attention; avec Messi, c'est une chose habituelle, elle ne répond que rarement quand on l'interpelle.

Elle aperçoit déjà le lac Kelimutu, dont les eaux tricolores scintillent sous les rayons du soleil<sup>16</sup>. Quelle harmonie de couleurs entre ce rouge, ce vert et ce vert clair ! Elle s'assoit sur le bord de la falaise qui domine le lac et se perd en rêveries. Tabéta, qui a à peine dix ans, la regarde d'un air espiègle :

« Maman ?

— Oui, ma chérie.

— Regarde, maman ! le papillon ! Je peux l'attraper ?

— Reste tranquille, Béta. Assieds-toi convenablement ! »

Tabéta baisse les yeux, contrariée, mais voici qu'un oiseau se pose sur une pierre; lentement elle s'en approche, quand sa mère la rattrape soudain par la main.

« Béta, reste ici.

— Un oiseau, maman, un bel oiseau ! Je veux l'attraper ! »

Messi ne dit rien, mais l'en empêche. Le vent de l'après-midi se joue dans les cheveux de la petite fille qui a hérité de sa mère ses boucles et sa beauté.

« Maman, on dit que l'eau du lac est rouge parce que...

— Tais-toi, ma chérie. Maman te racontera plus tard. Maintenant il faut jeter les fleurs que tu as apportées. »

La petite fille jette dans l'eau les fleurs qu'elle a ramassées dans le

(16) Il s'agit en fait de trois lacs de cratère très rapprochés, dont chacun a des eaux d'une couleur différente; les lacs de Kelimutu constituent un des sites naturels les plus célèbres de Florès et même d'Indonésie. Voir une très belle photo aérienne de ces trois lacs dans l'album intitulé *Tanah air kita*, « Notre patrie », Van Hove, La Haye-Bandung, s.d., p. 185.



jardin, derrière la maison, puis elle se recueille et commence à prier tout bas :

Ama Montéro<sup>17</sup> ata resi zewa ata resi mere, wazu kami ra raza  
[mozo

Ama Montéro ata resi zewa ata resi mere, kau ata dei kami.

(Noble Montéro, protège-nous. Noble Montéro, donne-nous ton amour! )

Tabéta regarde sa mère à la dérobée, mais celle-ci garde les yeux fermés; elle reprend donc son murmure, mais le gazouillement d'un oiseau la tire bientôt de sa prière.

« Alors, maman, cette couleur rouge ?... »

— Ah ! oui. Il y avait une fois une jeune fille qui était amoureuse. Mais ses parents n'étaient pas d'accord.

— Et alors ?

— Comme elle s'entêtait à vouloir épouser celui qu'elle aimait, ses parents l'ont saisie et jetée dans le lac. Voilà pourquoi l'eau est si rouge.

— Moi, je t'obéirai toujours, maman; il n'y aura pas besoin de me jeter dans l'eau. Mais j'ai entendu dire aussi...

— Quoi donc, ma chérie ?

— Que... que papa aussi avait été jeté dans le lac... parce qu'il avait trahi...

— Que dis-tu là ? Tais-toi ! » Et Messi abat sa main sur la cuisse de sa fille, et la pince, et la frappe...

Béta, tout en pleurs, se cache le visage sous le bras de sa mère, mais celle-ci continue à pincer. Elle s'arrête enfin, la main tout engourdie, et plonge son regard dans l'eau rouge qui se ride. La limite entre les eaux rouges et les eaux vertes n'est pas très nette par ici, mais plus loin, elle se fait plus distincte, et tout là-bas les eaux prennent une couleur vert tendre. Elle reste longtemps à contempler ces trois teintes, et chaque fois que les flots s'entrouvrent, c'est comme si son passé s'entrouvrait, comme si un rideau se levait sur un drame vieux de dix ans...

\*\*\*

Florés, en 1900<sup>18</sup>. Une nuit de pleine lune.

Les gens se pressaient en foule sur la grand-place; la fête de Paapemba allait commencer. Ce serait un moment de joie pour tout le monde; et pour Messi et Montéro aussi. Elle avait mis un *kain*\* qu'elle avait tissé elle-même, avant son mariage, un *kain* de Florés, à fond noir et à bandes rouges; elle s'était parée de tous ses bijoux d'or...

(17) Le nom du mari de Messi est manifestement d'origine ibérique (comme le nom même de l'île de Florés d'ailleurs); l'influence portugaise a été très notable et une grande partie des Florinais sont à présent encore catholiques.

(18) Le début du xx<sup>e</sup> siècle a été marqué à Florés par une suite de rébellions contre l'autorité hollandaise.

Elle regardait son mari. Il paraissait calme, mais elle voulait s'assurer de ce calme.

« Montéro !

— Oui ? As-tu besoin de quelque chose, Messi ?

— De rien, Montéro, mais j'ai entendu dire par...

— Par qui ?

— C'est maman qui m'a dit que tu participais à la résistance contre la Compagnie<sup>19</sup>.

— Chut ! Il y a danger à savoir pareille chose, Messi. Oublie tout !

— Mais, tu n'as rien à me cacher, n'est-ce pas ? Je te donne ma parole que je n'en soufflerai mot à personne. Dis-moi tout !

— Je te fais confiance, car ta parole est celle d'une femme de Florés, Oui, je participe à la rébellion, mais il ne faut pas t'inquiéter; je prends toutes mes précautions. Je suis fils de Florés, et en tant que tel, je n'ai pas peur de me battre pour défendre notre terre. Et toi, tu n'as pas peur non plus, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr. Au contraire, je me sens fière. On se moque de toi, tu le sais. Ils disent que tu es un homme avec un cœur de femme. Maintenant, j'ai envie de leur dire que...

— Rappelle-toi la parole que tu m'as donnée, Messi ! Laisse-les penser ce qu'ils veulent. J'agis ainsi pour pouvoir me glisser plus librement dans la caserne.

— C'est tout à l'heure que tu vas déclencher l'attaque ?

— Oui. Quand la danse aura commencé. Il faut que tu nous aides et qu'aucun de tes mouvements n'éveille le soupçon. La femme de Montéro doit savoir garder son sang-froid. C'est entendu, n'est-ce pas ? »

Messi eut un sourire, très spécial, un sourire d'épouse inquiète, un sourire blême.

On se pressait sur la piste; les femmes dansaient avec grâce et tendaient leur châle à celui qu'elles s'étaient choisi comme cavalier; si celui-ci était vraiment un homme, il ne refusait jamais. Une très belle fille avait offert le sien en hommage au commandant de la Compagnie; il était bien évident qu'elle ne pouvait faire autrement. Le commandant qui louchait et avait un gros ventre, se démenait avec des gestes ridicules.

Messi eut un frisson, lorsqu'elle vit qu'il la regardait, le sourire aux lèvres, et cherchait à s'approcher d'elle en dansant. Toute sa personne lui répugnait; à pas lent, elle essaya de s'écarter et d'échapper, mais le commandant la suivait partout de son regard faussé, et pour finir il lui tendit le châle. Messi avait grande envie de le refuser, mais quelle femme, dans tout Endéh<sup>20</sup> aurait osé faire chose pareille ? On racontait que celle qui refusait en pareil cas était maudite et que durant le restant de ses

(19) La « Compagnie des Indes orientales » a été abolie dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais dans les « Indes », on continua encore longtemps à employer le terme de « Kompeni » pour désigner les Hollandais.

(20) C'est le nom de la principale agglomération de l'île; Sukarno y a passé plusieurs années en exil (avant son transfert à Soumatra).

jours tout bonheur lui était interdit; même celui d'avoir des enfants; son mariage était comme brisé, comme voué à l'échec...

La main du commandant était déjà toute proche et ce qu'elle redoutait tant se produisit, il lui jeta le châle sur les épaules. Elle frissonna, tandis que tous les assistants applaudissaient en criant son nom. Elle ferma les yeux et murmura : « Montéro, au nom de notre amour et de notre bonheur, je ne ferai rien qui puisse éveiller le soupçon. »

Et elle se mit à danser, au rythme de la musique... Sous la clarté de la lune, elle paraissait encore plus charmante. Avant son mariage, elle passait déjà pour être la plus belle fille de Timor et de Florès.

Avec un enthousiasme accru, le commandant jouait des pieds et des hanches. Elle chercha son mari du regard, mais ne put l'apercevoir; elle sentait que le moment approchait. Beaucoup de soldats de la Compagnie étaient déjà ivres et des hommes de Florès qui tout à l'heure participaient joyeusement à la danse, beaucoup avaient disparu... Les femmes aussi commençaient à se retirer l'une après l'autre; elle s'écarta du commandant qui commençait à être gagné par l'ivresse.

Lorsqu'elle arriva chez elle, elle se laissa tomber de lassitude. Lentement elle ôta ses bijoux. Une première rafale, puis des cris. Le feu prenait dans la caserne du sud, puis dans celle d'en face. Le cœur de Messi criait à l'unisson.

Quand le jour se leva, Montéro n'était toujours pas de retour. De l'escalier de sa maison, Messi regardait la caserne réduite en cendres. Un soldat en armes montait la garde dans la rue désertée. Personne n'osait mettre le nez dehors. Un de ses voisins lui apprit que la Compagnie avait perdu quarante-trois soldats, mais que des centaines de personnes avaient été arrêtées.

Trois jours durant, Messi fut à la recherche de Montéro, chez des parents, dans les champs, dans les pâturages... Quête sans résultat. Les soldats fouillèrent sa maison de fond en comble, puis s'en prirent à elle, mais aucun mot ne sortit de sa bouche. Un des soldats voulut la frapper, mais le commandant l'en empêcha, et dans ses yeux désaxés, elle vit le désir qui flambait.

Messi se désespérait. Elle était sans nouvelle de son mari, bien qu'elle interrogeât tous ceux qui parvenaient à se glisser jusqu'à son quartier. Personne ne pouvait lui donner de précision. Elle aurait tant voulu le voir pourtant, pour lui dire qu'elle était enceinte. Elle-même ne l'avait appris que depuis deux jours à peine, d'une vieille femme qui connaissait tous les signes.

Et finalement elle apprit que Montéro avait été arrêté. Elle demanda à le voir et le commandant à l'œil louche lui donna la permission de pénétrer dans la caserne. Son amour lui avait permis d'affronter son sourire plein de sous-entendus.

La porte de la cellule s'ouvrit et elle l'aperçut, décharné et couvert de sang. Elle cacha son visage contre ses cheveux raidis.

« Je ne veux pas que tu viennes ici, Messi. Je n'aime pas les

regards que te jette ce chien qui t'as permis d'entrer. Je ne supporte pas qu'on te traite ainsi ! »

Messi fit oui de la tête. Elle n'eut que cinq minutes pour l'embrasser et lui dire qu'elle était enceinte. Le regard de Montéro se porta sur son sein et l'accompagna, lourd de tendresse, lorsqu'il leur fallut se séparer.

Le lendemain matin, il entendit le nom de sa femme revenir à plusieurs reprises dans les conversations des soldats. Il ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais leur ton était celui dont ils appelaient leur chien dans la caserne du sud et il en fut très affecté. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang.

La porte de la cellule s'ouvrit et le visage de Messi apparut. Elle lui apportait une corbeille pleine de nourriture. Il la regarda sévèrement :

« Je t'ai pourtant bien dit, hier, de ne pas revenir. Je ne supporte pas que ces soldats s'amuse à tes dépens. Tu sais, quelles sont leurs pensées.

— Je ne pouvais pas te laisser sans rien à manger.

— Je suis un homme, Messi. Je suis fort.

— Je ne viendrai plus ; mais on t'a torturé ?... Tout ce sang...

— Ils peuvent bien me torturer, Messi, je ne leur dirai jamais l'endroit où se cachent les autres.

— Mais tu le sais, n'est-ce pas ?

— Comment ne le saurais-je pas ? C'est l'endroit où nous nous réunissons. Mais je suis un fils de Florès. Il n'est pas dans ma nature de trahir. Nous avons donné notre parole.

— On t'a donc torturé... »

Soudain la porte de la cellule s'ouvrit. C'était le commandant qui venait chercher Montéro. On le fit passer dans la grande pièce, et Messi dut suivre et voir comme on le frappait. Elle s'affaissa en poussant un cri déchirant ; les soldats continuaient à presser Montéro de questions.

« Dis-nous vite où se cache ton chef ; si tu te tais encore, je te frappe comme un chien... »

Montéro cracha par terre et le fouet recommença à s'abattre sur son corps amaigri. Les Hollandais étaient de plus en plus nombreux à le tourmenter. Lorsque Messi revint à elle, le commandant lui tenait la main ; elle se mit à trembler de peur.

« Chien que tu es ! Regarde un peu ta femme ; elle est jolie et tu l'aimes, n'est-ce pas ? Regarde le monsieur qui la tient ; il va l'embrasser et dans quelques minutes, elle peut être à lui. Mais si tu nous indiques où se cache ton chef, nous la laisserons filer comme ça. Que décides-tu ? »

Les yeux de Montéro étaient injectés de sang, mais ses lèvres restaient soudées. On lui avait si bien attaché les jambes, qu'il ne pouvait esquisser le moindre geste. Les soldats se mirent à le rosser de nouveau, comme des bûcherons qui débitent du bois, sous les yeux de Messi qui avait caché son visage, et que le commandant serrait de

plus en plus près. Montéro s'affaissa; le sang lui sortait du nez et de plusieurs blessures. Il put encore voir le commandant prendre sa femme par le menton et celle-ci se débattre en criant. Très las, il finit par dire :

« Je vais parler. Laissez-la.

— Ah ! tu vas quand même finir par causer ! Il est vrai qu'elle est jolie !

— Taisez-vous ! Je ne parlerai que si l'on me libère de tous ces liens.

— Où es-tu allé chercher une pareille condition ? Si on te détache, tu te sauveras !

— Non, je ne me sauverai pas.

— Qui te croirait ?

— Un fils de Florés ne manque jamais à sa parole. Je ne me sauverai pas. Comment pourrais-je d'ailleurs sortir de cette caserne ?

— Montéro !

— Reste tranquille, Messi. Ne pleure pas; quitte cette pièce. Je ne peux pas voir souffrir ma femme et mon enfant. »

Messi se retira dans un coin; son cœur battait à se rompre. Pourquoi Montéro trahissait-il ? Elle se reprocha d'être venue et d'avoir été ainsi la cause de sa trahison. Que la vie était atroce !

On défit ses liens. Entouré de soldats tous prêts à tirer, Montéro fit jouer calmement ses muscles meurtris, puis lentement, avança de quelques pas.

« Halte ! Si tu avances, je tire.

— De quoi avez-vous peur ? Je suis seul.

— Parle donc, chien !

— Leurs noms ?... Ama Waka, Nipa Do et Do Kapa... »

Messi se boucha les oreilles; elle ne voulait pas entendre son mari trahir. Ce n'était pas une trahison pourtant, car les Hollandais connaissaient déjà tous ces noms et ce qu'ils voulaient, c'était savoir le repaire du chef. A peine avait-il prononcé le dernier nom, qu'il donna un coup de pied, arracha un fusil et abattit trois soldats...

Le tout n'avait duré qu'un instant et Messi avait à peine eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait; mais bientôt son mari s'écroulait, criblé de six balles. Il n'avait pas trahi, il n'avait prononcé que trois noms inutiles et, en échange, il avait pris la vie de trois des leurs.

Une semaine plus tard, elle apprit qu'on avait jeté son cadavre dans le lac rouge de Kelimutu. Son cœur était brisé; d'autant plus que les Hollandais répandaient le bruit qu'il avait fini par indiquer le repaire du chef des rebelles et que le peuple perdait courage et maudissait sa trahison. Messi était impuissante, les Hollandais avaient plein pouvoir. Que pouvait-elle contre cette calomnie ?

Voilà pourquoi elle s'était retirée solitaire près du lac Kelimutu, à l'écart des mensonges qui ternissaient la gloire de son mari.

Et Tabéta était venue au monde, aussi belle que sa mère. Messi l'avait élevée dans le culte de son père. Elle voulait que, comme lui, leur

enfant vive dans un monde pur et libre. Chaque jour elle l'emmenait vers le lac pour y jeter des fleurs et rendre hommage à Montéro.

\*  
\*\*

Les eaux du lac Kelimutu sont calmes. Messi sursaute, elle vient de se rendre compte que Tabéta n'est plus auprès d'elle. Une pierre a glissé du haut de la falaise et forme des cercles dans l'eau. Messi appelle : « Béta ! » Seul le silence lui répond. Elle fixe les cercles concentriques. « Montéro... sanglote-t-elle, ne m'enlève pas notre enfant, je t'en prie... Je l'ai frappée tout à l'heure, mais ne l'entraîne pas au fond du lac. Je me sentirais si seule ! »

Messi se remet à appeler. Pas de réponse. Seules les caresses d'une brise légère et le soleil qui se couche déjà vers l'ouest... Tabéta s'est endormie à l'ombre d'un grand arbre. Sa main retient encore un papillon tout vibrant. Débordant d'affection maternelle, Messi caresse en pleurant les cheveux de sa fille. Elle la prend doucement dans ses bras et s'éloigne du lac. « Montéro, je dirai la vérité à Béta. Elle sera la seule à penser que tu n'es pas un traître. »

Le lac Kelimutu se ride légèrement et le soleil a maintenant complètement disparu. Messi s'en retourne, tandis que se jouent les reflets rouges et verdâtres des eaux, dans l'obscurité qui gagne.





## XXXII. — Asrul SANI

Asrul Sani est né le 10 juin 1926, à Rao, dans le nord du pays Minangkabau (Soumatra-ouest). Après avoir participé un temps à la résistance armée, durant la Révolution, il entre à l'École vétérinaire de Bogor et y achève ses études. Son activité littéraire commence, alors qu'il est encore étudiant; il fonde un quotidien, « La voix de Bogor », *Suara Bogor* (1947) et participe à la rédaction d'une revue culturelle, « Écho du moment », *Gema suasana*; puis, avec Rivai Apin et Siti Nuraini, sa femme, il s'occupe de « Arène », *Gelanggang*, le supplément littéraire de l'hebdomadaire *Siasat*. A partir de juin 1951, il participe à *Zénith*. En mars 1952, il se rend aux Pays-Bas et séjourne en Europe jusqu'en juillet 1953. Il va également à Los Angeles où il s'intéresse à la technique cinématographique. En 1965, il entre au Comité de rédaction de l'hebdomadaire *Abad Muslimin*, publié par la Fondation pour la Culture des Musulmans d'Indonésie. En 1966, il lance une nouvelle revue mensuelle, à laquelle il donne, peut-être en souvenir du supplément de *Siasat*, le nom de *Gelanggang*; celle-ci regroupe des textes littéraires, des essais et des articles critiques. En 1967, Asrul Sani est une des personnalités de Djakarta, bien en cours dans les milieux musulmans et membre de l'Assemblée nationale.

L'essentiel de son œuvre date néanmoins d'une dizaine d'années. Il a fait paraître des poésies dans *Pudjangga Baru* (notamment, « Histoire d'un homme », *Tjerita manusia*, paru dans *P.B.* IX, n° 10-11, avril-mai 1948, pp. 37-38; traduit en français par Louis Damais, dans *Cent deux poèmes indonésiens*, Paris, 1965, p. 134), ainsi que dans le recueil collectif *Tiga menguak Takdir*, avec Chairil Anwar et Rivai Apin, Djakarta, 1950, réédit. 1958 (sur le titre de ce recueil, voir L.-C. Damais, *op. cit.* p. 90, note 99; pour la traduction française de deux poèmes de Asrul Sani parus dans ce recueil, voir, toujours dans *Cent deux poèmes indonésiens*, pp. 137-139). Il a publié plusieurs *tjerpén* dans *Siasat*, *Mimbar Indonésia*, *Kisah*, *Konfrontasi*; dans son anthologie, *Gema tanah air*, le critique H.-B. Jassin en a retenu trois : *Bola lampu*, « Ampoule électrique »; *Sahabat saja Cordiaz*, « Mon ami Cordiaz »; *Beri aku rumah!* « Qu'on me donne une maison! » (pp. 429 à 440 de l'édition de 1954). Son esprit et son style ne sont pas sans rappeler parfois Idrus, qui s'inscrit, avec lui en tête de la « Génération

de 45 ». Il est l'auteur de plusieurs traductions, notamment du français; c'est ainsi qu'il a fait paraître (avec l'aide de Siti Nuraini), une version indonésienne du *Silence de la mer* de Vercors : *Laut membisu*, Balai Pustaka, 1949; du *Petit prince* de Saint-Exupéry : *Pangéran muda*, 1952; du *Caligula* de Camus : dans *Indonésia* VII, n° 9-10, sept.-oct. 1956, pp. 385-469 (cette traduction fut jouée à Djakarta, sur la scène de l'Hôtel Indonésia, vers la fin de 1966, au lendemain de la chute de Sukarno, c'est-à-dire à un moment où, pour certains, l'heure était venue de démasquer la tyrannie; bien que remarquablement interprétée, avec Sukarno M.Noor dans le rôle de Caligula, la pièce n'eut que très peu de succès). Asrul Sani s'intéresse enfin, et de très près, au monde du cinéma; aux alentours de 1955, il dirigea lui-même la réalisation de quelques films, dont un, *Titian serambut dibelah tudjuh*, « Le pont aussi étroit qu'un cheveu coupé en sept » (allusion à la « porte étroite » qui conduit en paradis) remplaçant dans le cadre d'un petit village actuel du pays Minangkabau, l'histoire de Joseph et la femme de Putiphar; Hamka s'était lui-même chargé d'établir les traductions de certains passages du Qur'an qui revenaient de loin en loin pour créer une atmosphère religieuse. En 1967, enfin, Asrul a organisé une sorte de petit club privé, où plusieurs critiques et metteurs en scène se retrouvent pour voir et discuter certains films étrangers.

La nouvelle, présentée ici, *Panén*, est parue dans *Konfrontasi* III, 1956, n° 10, pp. 2 à 15. L'histoire a quelque chose d'étrange et l'auteur à qui nous faisons part de notre choix, s'est aussitôt demandé si elle n'apparaîtrait pas comme un peu trop insolite à un public français. C'est justement ce caractère profondément original qui nous l'a fait préférer — bien que pour nous « invraisemblable » — à d'autres nouvelles du même auteur où la place faite à l'esprit « occidental » est plus importante. Dès 1956, Asrul Sani prenait soin de faire précéder d'une brève note explicative, cette histoire d'une bouteille de poison que trois femmes du fin fond de Soumatra se croient obligées d'avalier pour se conformer à une prédiction.

